

PRÉAMBULE, EN GUISE D'INTRODUCTION

À la question « à quoi sert l'histoire » qui ouvre l'ouvrage d'un des plus importants historiens français (Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*), certains étudiants de STAPS sont tentés de répondre « à rien », tant les connaissances dispensées semblent éloignées des préoccupations immédiates de la formation en activités physiques et sportives. Pourquoi fait-on de l'histoire en STAPS, et d'où vient cette importance accordée à la démarche historique ? Plutôt que de disserter sur l'utilité ou non de cette matière, on peut rappeler quelques éléments afin d'en mieux situer la place.

Ces études préparent à la vie professionnelle, notamment par le biais de différents concours de recrutement. Or, tous ceux de la fonction publique (enseignement, mais aussi administration, douanes, impôts, etc.) comportent une épreuve d'écrit un où l'histoire occupe une place importante. Elle est souvent dite de « culture générale ». C'est le terme choisi notamment pour le concours de recrutement des professeurs de sport. Ceux d'éducation physique et sportive, qui ne dépendent pas du même ministère, passent le certificat d'aptitude à l'enseignement, le CAPEPS qui impose une « Dissertation portant sur les fondements sociohistoriques et épistémologiques de l'éducation physique et des activités physiques, sportives et artistiques (APSA) ». Il est précisé « L'épreuve a pour but d'évaluer la capacité du futur enseignant à situer son action professionnelle au regard des permanences et des transformations de l'éducation physique, sous l'influence de déterminants endogènes et exogènes au système éducatif ». Nous retiendrons ici le poids accordé aux changements – ou non, ce qui les influence, et donc à la place accordée à l'histoire. Elle n'est pourtant pas seulement conditionnée par la présence aux examens.

En France comme dans nombre de pays, l'importance accordée à l'histoire est liée à l'idée que connaître le passé permet de mieux comprendre et agir sur le présent. L'histoire permet effectivement de faire la genèse de phénomènes – contemporains ou non, d'analyser comment on en est arrivés là, mais aussi d'observer pourquoi souvent les choses ne se sont pas passées comme prévues, voulues, imaginées. C'est dire que le rôle de l'histoire n'est pas de retracer quelque chose d'inéluctable, comme si hier menait obligatoirement à la situation d'aujourd'hui, mais bien au contraire d'examiner différents possibles à un moment donné, les débats, conflits et luttes entre plusieurs conceptions, les positions d'acteurs individuels ou collectifs qu'il faut alors (re) mettre en perspective. C'est pourquoi l'histoire – qui ne concerne pas que l'étude du passé – appartient au domaine des sciences sociales : elle travaille sur les questions de pouvoirs, de rapports de force, quelquefois dissimulés ou peu visibles. Elle essaie donc d'appréhender des enjeux, terme clé, qui changent suivant la période, les contextes, les acteurs. Elle n'est pas là pour porter des jugements, rétrospectifs en disant ce qu'il aurait fallu faire, ou prospectif voire prescriptif – ce qu'il faudrait faire, mais tente d'examiner les différents points de vue pour les resituer dans leur environnement temporel, social, culturel.

Ce manuel se propose d'apporter un point de vue « sociohistorique », (voir Noiriel G., *Introduction à la sociohistoire*, La Découverte, 2006, Buton F. et Mariot N. (dir.), *Pratiques et méthodes de la sociohistoire*, Presses universitaires de France, 2009). Il tente d'apporter une « boîte à outils » empruntant aux deux disciplines, et ciblée sur les questions de

genèse, de réseaux, de dominations, de luttes, de controverses. Les questions de relations de pouvoir y seront centrales, prises à la fois d'un point de vue diachronique (dans le temps) et synchronique (à un moment donné).

En étudiant différents phénomènes considérés dans le temps, en dégagant « des permanences et des transformations », l'approche sociohistorique vise à développer des compétences qui complètent, prolongent ou amorcent celles des autres disciplines abordées en STAPS. Elles sont jugées indispensables pour un (futur) professionnel des APSA, quels que soient ses spécialités – Éducation et motricité, Éducation physique adaptée, Entraînement, Management, ou ses domaines d'intervention ultérieurs. Elle s'appuie également sur une approche épistémologique, qui fait l'objet spécifié de la troisième partie de ce manuel. Cette réflexion critique ou cette philosophie pratique, étudie la constitution et le fonctionnement des savoirs. Comme le précise François Dagonet (*Savoirs et pouvoirs en médecine*, Les empêcheurs de penser en rond, 1998) : « ce qu'il y a d'important pour l'épistémologie c'est moins encore le résultat que la façon dont il a été obtenu ». Autrement dit en amont des réponses apportées, les questionnements sont fondamentaux. Et pour les mener à bien, il faut aussi apprendre à poser les « bonnes » questions, im (pertinentes), bousculant quelquefois les idées reçues. En STAPS, les sciences sociales font partie d'un ensemble d'instruments permettant de mieux analyser et connaître nos pratiques, les mettre à distance pour mieux y revenir.

Cette approche est centrée sur les « Activités Physiques, Sportives et Artistiques ». Si le sigle APSA – et ce qu'il désigne, est aujourd'hui largement utilisé et compréhensible en STAPS, il est d'usage récent. Il est complètement inexistant au début du xx^e siècle, où l'on parle alors plus de gymnastique sans que le sens actuel de ce vocable puisse y être projeté. Voilà clairement un des premiers objets de la démarche sociohistorique, pour laquelle le langage est un élément central : toujours préciser de quoi l'on parle en évitant les anachronismes qui consistent à faire l'histoire d'hier avec le regard d'aujourd'hui.

Les chapitres sont suivis de différents documents qui sont des invitations à l'analyse et répondent à des étapes dans sa construction.

Les différents objectifs de ce manuel nécessitent de différencier les outils :

- les éléments en **gras** indiquent qu'une recherche complémentaire est nécessaire, en tout cas bienvenue. Elle peut concerner des noms propres et des personnages clés, des notions ou toute autre base susceptible d'approfondissement ;
- ceux en **gras et en italique** concernent les outils méthodologiques ;
- les rappels, soulignés, sont autant de résumés renvoyant à des connaissances abordées dans des chapitres précédents ;
- des mots entièrement en MAJUSCULES attireront l'attention sur des points jugés importants ;
- des encadrés insistent sur des points particuliers ;
- enfin les suggestions et propositions d'**EXERCICE** sont proposées. Détaillés au début du manuel, ils sont ensuite de plus en plus suggérés et libre au lecteur d'en inventer d'autres. Des solutions ou commentaires seront quelquefois apportées.



PARTIE 1
CHRONOLOGIE

Introduction à la partie chronologique : sociohistoire des APSA, de quoi parlons-nous ?

Le vocable sport tend à désigner aujourd'hui toute activité physique. « Il est à présent utilisé pour identifier une culture du mouvement prises dans toutes ses dimensions » écrivait Jurgen Palm en 1994 dans la *Revue Éducation physique et sport*, (qui sera désormais abrégée *Revue EPS*). On parle même de « sport cérébral » pour les échecs ou les mots croisés soulignant l'importance prise par le phénomène sportif dans nos sociétés. Il n'en a pas toujours été ainsi. Parmi les nombreuses façons de le savoir, ou de le montrer, on peut se référer à un outil fort utile et très répandu, un **dictionnaire**, ceux d'aujourd'hui, mais encore mieux ceux de l'époque que l'on veut étudier. Si l'on prend pour la fin du XIX^e siècle le fameux *Litttré* (1873), le sport y est défini comme « tout exercice en plein air tel que courses de chevaux, canotage, chasse à courre, tir, pêche, tir à l'arc, gymnastique etc. » Cette définition qui correspond à la réalité de la pratique d'alors, peut nous paraître doublement restrictive, par les activités nommées comme par le public pouvant y accéder : difficile ainsi d'imaginer un ouvrier d'usine ou un paysan pratiquant la chasse à courre. Suivant les époques, le même mot peut recouvrir des pratiques et des réalités sociales bien différentes. En effet, pour le chantre de la rénovation des Jeux Olympiques, le baron de Coubertin en 1922 « Culte volontaire et habituel de l'exercice musculaire intensif appuyé sur le désir de progrès et pouvant aller jusqu'au risque », comment expliquer qu'au même moment, Jean Prévost (*Plaisir des sports*, Gallimard, 1925) caractérise lui le sport comme un « Exercice méthodique et hygiénique du corps humain en vue d'accroître sa force, son adresse, sa beauté et développer l'énergie de sa volonté tout en délassant l'esprit » ? Le même mot peut recouvrir des représentations bien différentes, des activités et des fonctions divergentes.

Un premier travail indispensable en sciences sociales est donc de bien **définir** ce dont on parle. Il faut non seulement préciser l'objet d'étude et passer ainsi une forme de contrat avec le lecteur sur ce dont il sera question, mais également parce que le travail même de la sociohistoire concerne ces différences dans l'espace social et dans le temps, leurs différences et « transformations ». Chaque désignation de celles-ci (modification, mutation, bouleversement, changement) renvoyant à des modes d'évolution qu'il convient aussi de caractériser (**EXERCICE** : explorer les synonymes de transformations pour caractériser un changement en donnant des exemples justifiant votre appellation).

Quelles que soient les définitions retenues, comment est-on passé d'une activité marginale, réservée à quelques privilégiés, aristocrates ou bourgeois qui cherchaient alors à se distraire, à un véritable phénomène, un ensemble sans cesse élargi de pratiques, d'espaces et de temps dédiés, de médiatisations et discours, qui occupent une place aussi considérable dans nos environnements quotidiens ? Impossible aujourd'hui de consulter des informations un dimanche soir sans tomber sur des résultats de football ou toute autre compétition sportive, même si d'autres événements autrement importants – socialement ou politiquement – sont advenus. Comment comprendre que les activités physiques, (et lesquelles ?) soient devenues aussi populaires ?

Le sport a envahi la planète. On trouve ses manifestations dans les coins les plus reculés, les plus « défavorisés » où il joue souvent un rôle politique de premier plan (Fatès Youcef, *Sport et tiers-monde*, PUF, 1994). Plus de 14 millions de licenciés en France, 120 millions en Europe toutes disciplines confondues, sans compter bien sûr les très nombreux

pratiquants hors de tout cadre fédéral. Le sport représente le 1^{er} secteur associatif. La commission européenne en faisait aussi en 2005 le premier gisement de création d'emplois potentiels. Les nombres de magasins spécialisés, de journaux, de chaînes de télévision sont autant d'indicateurs de cette présence. Mais au-delà de cette importance quantitative, dont on pourrait multiplier les exemples (**EXERCICE** : trouver d'autres éléments prouvant la présence du phénomène sportif), le « sport » est souvent présenté comme une figure de l'excellence sociale ou de la normalité des comportements. Qui ose ainsi avouer aujourd'hui qu'il ou elle « ne fait pas de sport » ou plus largement se désintéresse de son corps, de sa « santé » ? Des recommandations nous y enjoignent, des images nous assaillent dans la publicité ou au travers de divers écrans. Le phénomène sportif et ses ramifications ont envahi nos horizons.

ENCADRÉ EN FORME D'EXEMPLE

Winston Churchill est un ancien premier ministre anglais notamment pendant la Seconde Guerre mondiale. Interrogé sur sa longévité, personnelle et politique, ce monsieur très corpulent, fumant le cigare, déclarait alors, ménageant ses effets : « le sport... jamais de sport ». Dans une de ses chroniques, Russel Baker, se décrit assis à la table d'un café s'appêtant à déguster un cocktail. Tout est parfait, le mélange, l'ambiance, l'environnement, excepté un voisin qui l'interpelle alors en lui disant vous vous rendez compte des dégâts que vous allez faire à votre corps en avalant cela ? Baker lui répond alors du tac au tac, « vous ne savez pas le pire, je ne fais même pas de jogging » et poursuit sa chronique en ironisant sur ces nouveaux prêtres du bien-être et du sport. Cet éditorialiste au *New York Times* et au *Washington Post* dans les années 1980, deux journaux prestigieux des États-Unis est alors connu pour ses analyses caustiques de la société (la couverture du recueil de ses chroniques le présentait non pas comme un humoriste, mais comme un « terroriste » : « *Russel Baker is not an humorist, he is a terrorist* », soulignant ainsi combien les époques changent et les mêmes mots peuvent être chargés de résonances différentes. Les USA n'avaient pas encore connu le 11 septembre et les attentats) Ces deux exemples soulignent la place occupée par le sport et sa pratique dans nos imaginaires. Par l'humour, ces deux personnages nous interpellent sur la « normalité » du sport et de l'activité physique. Ne pas en faire est ressenti comme a-normal, presque dangereux, antisocial. C'est un indice de la place qu'occupent désormais les pratiques physiques dans nos modèles de société. La sociohistoire ne se fait pas qu'avec des documents poussiéreux : elle s'appuie sur tout ce qui peut aider à comprendre, éclairer ou illustrer son propos, expliquer.

Pour tenter de comprendre la situation actuelle, ce qui s'est passé, comment on est arrivés là, le travail historique nous propose des pistes pour analyser les phénomènes, avancer des explications. À partir de la question posée et de l'objet d'étude : la genèse du phénomène « sportif », on peut proposer des **hypothèses**, qu'il faut alors vérifier, c'est-à-dire dont il faut montrer la pertinence et la solidité. Il s'agit alors de convaincre à partir d'**arguments**, appuyés sur un ensemble de faits. Ceux-ci peuvent être des données chiffrées, des citations commentées, des événements, tout ce qui peut venir appuyer, « prouver » ce que l'on veut montrer.

Les généalogies proposées du sport sont généralement de deux types. Le premier fait remonter le phénomène à l'antiquité voire à la nuit des temps. Le sport aurait ainsi toujours existé, la compétition étant alors présentée plus ou moins explicitement comme le moteur du progrès de l'humanité. Les historiens considèrent que bien qu'appuyé parfois

sur des pratiques anciennes reconverties, le sport est une création « moderne » correspondant à l'histoire contemporaine de l'essor des sociétés industrielles. Pas étonnant donc qu'on en retrouve les premières traces dans l'Angleterre victorienne, alors première puissance mondiale et dotée d'un immense empire. C'est ainsi que des pratiques à l'origine typiquement britanniques ont essaimé aux quatre coins du monde, football, rugby, cricket, pratiqués en Inde, dans la Caraïbe ou dans le Pacifique.

Pour que les activités sportives se développent, il faut que certaines pratiques physiques se voient dotées de qualités particulières, que le contexte soit propice. Pour que le sport, cette « invention anglaise » se répande, et passe de loisir d'une classe privilégiée à un modèle de société, il faut donc que certaines conditions soient réunies, ce que les sciences sociales appellent une « configuration » favorable.

Pour Dumons B, Pollet G et Berjat M., le sport est même « une invention du xx^e siècle (*Naissance du sport moderne*, La manufacture, 1987). Il examine les promoteurs et leurs relais, des formes de sociabilités nouvelles, un terrain favorable. Le sport, comme pratique de performance se développe dans un contexte d'exaltation de la modernité, technique, scientifique et ne peut donc être séparé de son environnement social, culturel (Hubscher R. (dir.), *L'histoire en mouvements, le sport dans la société française (XIXe-XXe siècles)*, Armand Colin, 1992). L'idéologie sportive chemine avec la conviction que plus rien ne sera comme hier, que le monde doit aller de l'avant. Les pratiques sportives incarnent quelques-unes de ces « valeurs », très liées à la pensée libérale et capitaliste. Cette apologie en actes du *struggle for life*, du *self-made-man* et du *fair-play apparaît* alors comme un exceptionnel moyen pédagogique. Dans les collèges anglais et divers groupements, bientôt outre-Manche, les pratiques sportives véhiculent l'idée d'une autonomie et d'une discipline librement consentie, d'une formation autant physique que morale. La concurrence entre plusieurs formes d'association, confessionnelles, politiques, qui cherche à répandre ce que leurs leaders estiment être des bienfaits éducatifs, va contribuer à diffuser l'idée sportive autant que les balbutiements de ses pratiques.

1 Bibliographie introductive, de base

Parmi les ouvrages synthétiques et accessibles (collections dites de poche) permettant d'aborder ces questions, plusieurs peuvent servir d'introduction à cette partie et ce manuel :

Pivato S., *Les Enjeux du sport*, (Casterman/Giunti, 1994) présente l'avantage de ne pas restreindre l'analyse au contexte français. Il est très bien illustré par des photos et schémas et permet d'aborder la question essentielle des **enjeux**, déjà évoqués par la couverture qui représentent les athlètes Carlos et Smith levant le poing ganté des Black Panthers sur le podium des Jeux Olympiques de Mexico en 1968. Les images font bien sûr partie intégrante de ce travail de sociohistoire et si ce manuel en présente relativement peu, pour des raisons de coûts d'édition et de droits, il y sera largement fait référence. Plusieurs exercices inviteront d'ailleurs à aller chercher des images, non seulement pour illustrer les propos mais surtout pour apprendre à les commenter, les utiliser comme **documents**, c'est-à-dire autant d'éléments potentiels d'argumentation.

Terret T., *Histoire du sport*, (PUF, collection Que Sais-je, 2007) retrace les transformations de ce phénomène en insistant sur le sens donné à ces pratiques à différentes périodes clés. Il montre comment l'étude de ce qui constitue une véritable culture de masse offre l'un des meilleurs miroirs de notre société. Car étudier le sport ou les activités physiques ne peut se faire sans prendre en compte un contexte plus général, auquel il renvoie.

Defrance J., *Sociologie du sport*, (La découverte, 1995, mais régulièrement republié depuis) est plus un ouvrage d'orientation méthodologique. L'histoire du sport n'y est pas retracée mais les questions de définition, le travail sur les dimensions sociales, la réflexion sur les outils y sont particulièrement bien expliquées.

Dietschy P. et Clastres P., *Sport, culture et société en France*, Hachette, 2006, n'appartient pas aux mêmes collections de vulgarisation de connaissances. Plus consistant, il aborde la question sociale et culturelle, la place du corps et de ses prises en charge dans la société en insistant sur des thématiques fondamentales et proposant en fin de chapitres, des documents bienvenus.

2 Recommandation méthodologique

Il serait opportun de commencer une **Frise chronologique**.

Une frise chronologique est un tableau en construction. Représentation linéaire du temps, elle porte les dates sur l'axe vertical et est organisée en plusieurs entrées (APS, école, société) elles-mêmes en catégories (par exemple, événements sportifs, EPS, textes officiels, sciences, événements politiques, culturels...). Elle permet de constituer et compléter un tableau de connaissances, factuelles au fur et à mesure des lectures, des cours, et de les mettre en relation. Elle permet de situer et croiser des événements, d'établir des liens, des réseaux.

Attention : on ne prévoit jamais assez de place, ni d'entrées !

Celle fournie avec l'ouvrage dirigé par Bernard-Xavier René, *L'éducation physique au xx^e siècle en France* (Dossier EPS n° 15, Revue EPS, 1992), est impressionnante par ses dimensions et les informations réunies. Toutefois il semble que le véritable intérêt d'une telle frise soit dans son élaboration. Utiliser une frise déjà faite prive du travail de construction, à la fois sélection des informations, mise en relation et étape vers la connaissance par l'usage et non une seule mémorisation abstraite, bien illusoire.

3 Extensions bibliographiques

Les ouvrages suivants ont valeur de sources pour l'ensemble de la période et présentent également des intérêts méthodologiques non négligeables. Il y sera souvent fait référence dans les chapitres suivants. Il ne s'agit pas là de décerner des « bons points », mais d'indiquer pour ces ouvrages retenus (il sera fait mention de beaucoup d'autres) ce qui dans leurs orientations semble particulièrement intéressant.

Clément J.-P., Defrance J. et Pociello C. (dirs.). *Sports et pouvoirs au xx^e siècle*, PUG, 1994. Centré sur les enjeux, cet ouvrage donne des outils pour penser le passé et le présent, voire l'exploration du futur, sur des bases sociologiques formalisées et appliquées aux APS.

Hubscher R. (dir.), *L'Histoire en mouvements, Le sport dans la société française (xix^e-xx^e siècles)*, Armand Colin, 1992, propose outre une analyse fouillée, avec de nombreux documents dont plusieurs cartes, graphiques, illustrations.

Travaillot Yves, *Histoire de l'éducation physique, Genèse d'une discipline scolaire*, MYT. Bien que centré sur l'éducation physique, ce livre dans sa version « universitaire », ou initiale avec un DVD support, comporte beaucoup de références, textes officiels, sources primaires compilées et permet à chacun de construire son propre itinéraire de lectures complémentaires.

Arnaud P. Clément J.-P. et Herr M. (dirs), *Éducation physique et sport en France (1920-1980)*, AFRAPS, 1989. Bien que ne couvrant pas l'ensemble de la période, cet ouvrage réunissant des contributions d'historiens de grande qualité présente une mine de connaissances, et de modèles potentiels de méthodologie. Nous invitons donc, comme pour tous les ouvrages suivants à lire les chapitres plusieurs fois, ou selon plusieurs objectifs (ce qui peut se faire avec des **annotations de couleur**) suivant les apports, distinguant ainsi contenus factuels, citations, ouvertures thématiques, constructions argumentaires, etc.

Terret T. (dir.) *Éducation physique, sport et loisir, 1970-2000*, AFRAPS, 2000, prolonge dans le même esprit l'ouvrage précédent. Ces deux ouvrages entremêlent les perspectives sur l'EPS et le sport, comme phénomène social. La diversité des thématiques et des apports permet d'élargir et croiser les points de vue. Conseil : La réalisation de **fiches de lecture** permet de garder traces des idées principales tirées de ces différents ouvrages.

(coll.) *Sport et démocratie*, Assemblée nationale, 1998. Ce catalogue d'une exposition commanditée par l'Assemblée nationale, réunit des contributions de plusieurs historiens renommés, présentées de façon concise mais très documentée. Il est centré sur les questions de politique, d'interventions de l'État, des valeurs républicaines. Il permet de faire le point sur les différentes périodes, ouvre sur des analyses thématiques et est agrémenté d'une riche iconographie issue du musée du sport.

Vigarelo G., *Techniques d'hier et d'aujourd'hui. Une histoire culturelle du sport*, Revue EPS-Laffont, 1988. Ouvrage d'anthropologie historique, il aborde l'histoire du sport de façon très concrète par celles de ses outils, de leurs usages, de leurs résonances culturelles et symboliques. Il propose une approche qui n'est pas chronologique, avec des références temporelles très présentes. Cela permet aussi de casser l'idée que l'histoire ne se construit que diachroniquement. Il est accompagné de beaucoup d'illustrations et de présentations passionnantes.